



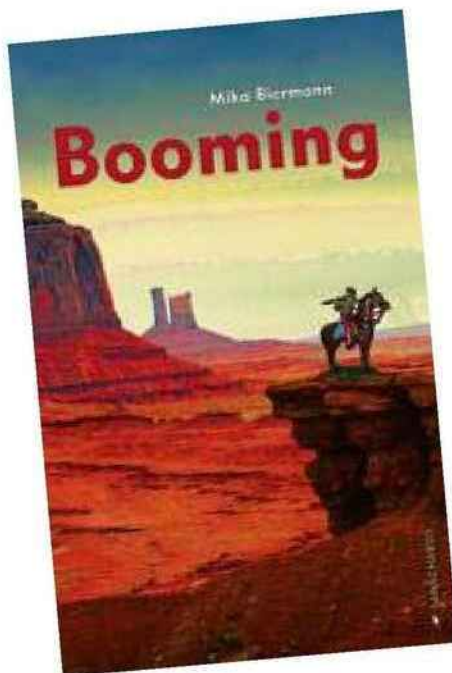
ÉVÉNEMENT

La face B de la rentrée littéraire

Face aux mastodontes des têtes de gondole, notre sélection d'ouvrages qui font une rentrée plus discrète et néanmoins remarquable.

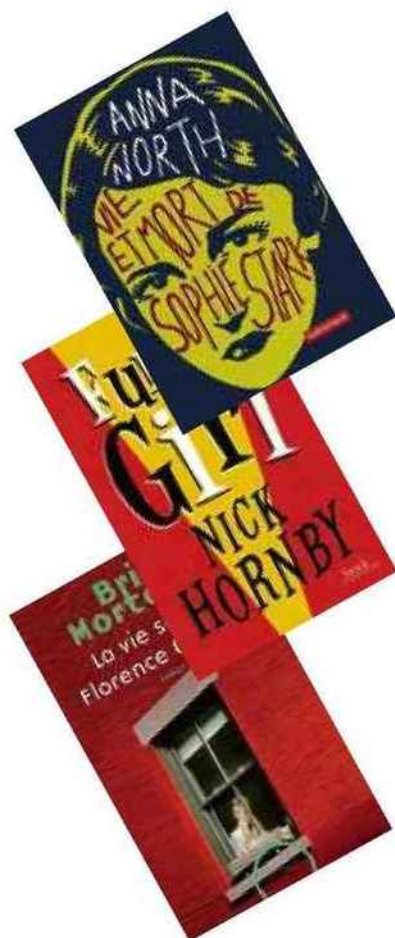
Par **Alexandre Fillon**

Le nouveau western



Le western a le vent en poupe. Il y a peu, Céline Minard a triomphé avec « Faillir être flingué » (Rivages) qui lui a valu le prix du Livre Inter 2014. C'est aujourd'hui au tour de Mika Biermann de revisiter le genre avec le singulier « Booming ». Un hymne à l'art, au cinéma, à l'amitié, à l'aventure, à la beauté, vu à travers les déambulations d'un Don Quichotte et d'un Sancho Panza perdus dans l'Ouest sauvage. Soit le grand Lee Lighttouch et le rond Pato Conchi qui veulent se rendre à Booming où personne ne va jamais. Réjouissant !

Mika Biermann, « Booming », Anacharsis, 144 pages, 15 euros.



Femmes puissantes

La rentrée littéraire fourmille de personnages féminins épatants, qu'elles soient tragiques ou comiques. Prenez l'énigmatique Sophie Stark, l'héroïne du premier roman traduit en France d'Anna North. Cinéaste expérimentale, la jeune femme frappe par son physique de petite souris, ses cheveux noirs, son visage anguleux. Sophie dit que c'est en faisant des films sur les gens qu'elle apprend à les connaître. Plusieurs voix se succèdent pour broser son portrait. Celui d'une demoiselle très douée pour susciter les confidences, pour obtenir ce qu'elle veut, séduire les hommes et les femmes ou prendre la poudre d'escampette.

L'héroïne de la pétillante comédie de Nick Hornby a rafflé le titre de Miss Blackpool grâce à sa blondeur et à ses formes généreuses. Elle s'appelle encore Barbara Parker quand elle débarque dans le Swinging London où elle rêve de « passer à la télévision, et faire rire les gens ». Elle va bientôt se rebaptiser Sophie Straw et devenir une vedette en tenant le rôle principal d'un

feuilleton télévisé des plus populaires.

N'oublions pas la terrible Florence Gordon à qui Brian Morton donne corps avec une solide dose d'humour. L'intellectuelle féministe est occupée à écrire ses mémoires. Il s'agit du genre de dame qui ne se teint pas les cheveux, ne s'intéresse pas au Botox, ne se blanchit pas les dents, peine à retenir le prénom de sa petite-fille et peut faire tomber le Black-Berry d'une amie dans un pichet de sangria sous prétexte qu'elle ne supporte pas qu'on envoie des textos au restaurant !

Anna North, « Vie et mort de Sophie Stark », traduit de l'américain par Jean Esch, Autrement, 376 pages, 22 euros.

Nick Hornby, « Funny Girl » traduit de l'anglais par Christine Barbaste, Stock, 418 pages, 23 euros.

Brian Morton, « La Vie selon Florence Gordon », traduit de l'américain par Michèle Hechter, Plon, 320 pages, 21, 90 euros.

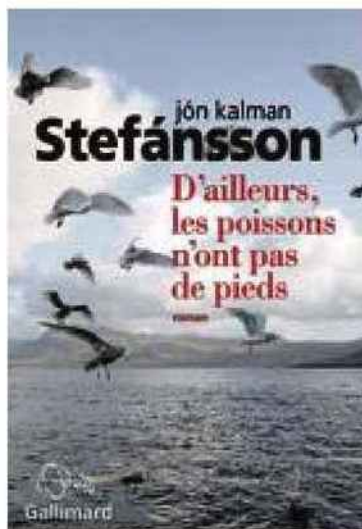


Islandais majeurs

Deux des romans étrangers les plus marquants de la rentrée sont l'œuvre d'écrivains islandais qui se partagent un traducteur d'exception, Eric Boury. Jón Kalman Stefánsson a déjà été remarqué des lecteurs français grâce à une magnifique trilogie : « Entre ciel et terre » (Gallimard 2010, repris en Folio), « La Tristesse des anges » (Gallimard 2011, repris en Folio) et « Le Cœur de l'homme » (Gallimard 2013, repris en Folio). Il frappe plus fort encore avec une chronique familiale de toute beauté : « D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds », qui parle de la condition humaine. On a envie de lire à haute voix chaque page d'un livre lyrique, plein de bourrasques, qui s'interroge sur le désir et le passage du temps. Sur ce dont on ne se remet jamais, ce que l'on continue de rêver. Eiríkur Örn Norddahl, lui, fait entendre une musique bien différente mais non moins saisissante. « Illska » le Mal est un impressionnant roman-monde(s) de près de 600 pages. Le poète et traducteur s'y livre à une réflexion sur le bien et le mal, la vérité et l'ignorance, la place de chacun sur terre et dans l'Histoire. Un vrai coup d'éclat.

Jón Kalman Stefánsson, « D'ailleurs, les poissons n'ont pas de pieds », traduit de l'islandais par Eric Boury, Gallimard, 443 pages, 22,50 euros.

Eiríkur Örn Norddahl, « Illska », traduit de l'islandais par Eric Boury, Métailié, 597 pages, 24 euros.



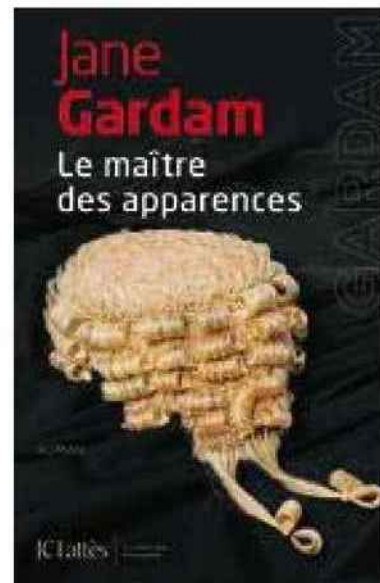


British

C'est un bonheur de revoir en librairie le nom de Jane Gardam. Cette grande dame des lettres anglaises avait mystérieusement disparue de nos radars. Elle qui avait pourtant marqué les esprits avec un classique pour la jeunesse toujours disponible en Folio Junior, « Le Poney dans la neige », ou des romans tels que « Dieu par-dessus bord » et « L'Été d'après les funérailles ». « Le Maître des apparences » ouvre en fanfare la trilogie des « Orphelins du Raj » – les deux prochains tomes sont annoncés pour mars et l'automne 2016. Ce petit chef-d'œuvre met en scène le Vieux Filth, grand avocat de la Couronne, juge et bel esprit. A près de quatre-vingts ans, ce veuf vit seul dans le Dorset, non loin de chez son ennemi juré, l'avocat Terry Veneering. Les souvenirs remontent, les époques se croisent. Revoici une enfance en Malaisie avec un

père plus que distant, un Ecosais officier de district ; les années d'études au pays de Galles, dans un établissement du Lake District et dans une public school des Midlands ; une carrière dans l'Empire britannique. L'ensemble frappe par son style, son humour et sa justesse. Impeccable et implacable, Jane Gardam n'a pas son pareil pour mettre en scène des personnages qui taisent et dominant leurs sentiments, tiennent leur place, recherchent la perfection. A ne rater sous aucun prétexte.

Jane Gardam, « Le Maître des apparences », traduit de l'anglais par Françoise Adelstain, JC Lattès, 380 pages, 20,90 euros.





Bonjour nostalgie

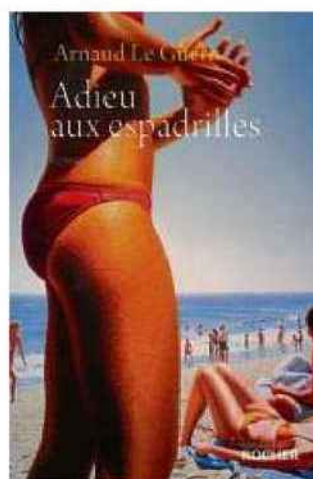
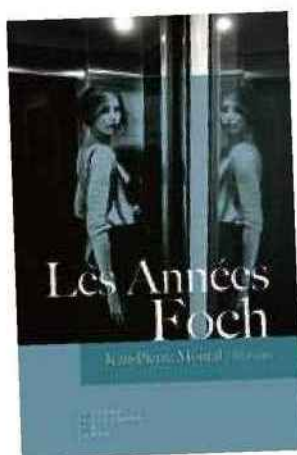
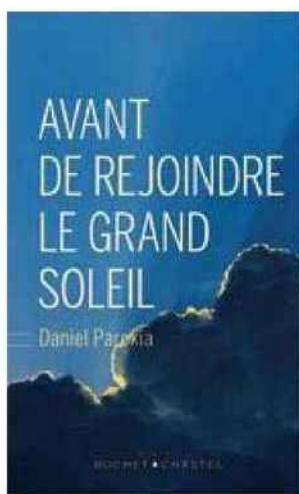
Trois romans français partagent un même goût pour la mélancolie. Une même manière de saluer une époque révolue, un temps où il faisait meilleur vivre. « Avant de rejoindre le grand soleil » de Daniel Parokia ramène à l'été 1959. Joël a dix-sept ans passés. Il ne va bientôt plus quitter Gilles Blin et sa sœur jumelle Liliane qui viennent d'avoir vingt ans. Avant que Gilles ne parte pour l'Algérie, il faut profiter des baignades, des parties de tennis, des virées à Saint-Tropez. Au trio se joint Antoine, architecte qui n'a pas encore trente ans. Il y aura des étirements, des disparitions, des évaporations. La naissance d'un écrivain, comme c'est aussi le cas avec « Les Années Foch » de Jean-Pierre Montal. Où un provincial de vingt ans débarque à Paris dans les années quatre-vingt-dix en

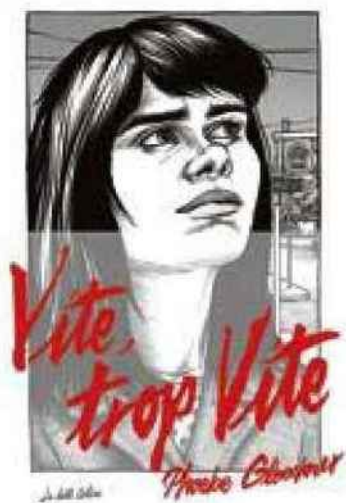
cherchant mollement à devenir journaliste. Dans les contre-allées de l'avenue Foch, outre Gérard de Villiers, il va croiser une touchante prostituée, un ancien policier amateur de Pagnol et un riche homme d'affaires très doué pour le bowling. Des années qui ne s'oublient pas. A l'instar de celles relatées par Arnaud Le Guern dans « Adieu aux espadrilles ». Une lettre d'amour où remontent les souvenirs d'enfance et de voyages, d'ivresses parisiennes et de flâneries à Evian.

Daniel Parokia, « Avant de rejoindre le grand soleil », Buchet-Chastel, 208 pages, 14 euros.

Jean-Pierre Montal, « Les Années Foch », éditions Pierre-Guillaume de Roux, 192 pages, 20,90 euros.

Arnaud Le Guern, « Adieu aux espadrilles », éditions du Rocher, 150 pages, 17 euros.





L'ovni

« Vite, trop vite » n'est ni une bande dessinée, ni un roman graphique, ni un livre pour « jeunes adultes », même si l'on y trouve des illustrations et des planches de BD. On lira ici le journal intime d'une adolescente de quinze ans dans le San Francisco des années soixante-dix. Minnie Goetze laisse libre cours à ses sentiments et à ses pensées. La demoiselle est en classe de 2nde. Elle dit qu'elle n'est pas grande mais dispose d'un corps plutôt bien proportionné. Minnie vit avec sa mère, sa petite sœur et un chat. Voici une fille très physique qui raffole des œufs, adore les églises, aime écrire et dessiner, achète un disque de Johnny Cash. Précisons qu'elle se fait peloter, et plus encore, par le petit ami de sa mère : « le mec le plus canon du monde ». Soyez prévenus, Minnie ne le cache pas, elle a « besoin de sexe »... Un ovni vivement recommandé.

Phoebe Gloeckner, « Vite, trop vite », traduit de l'américain par Antoine Cazé, La Belle Colère, 335 pages, 22 euros.

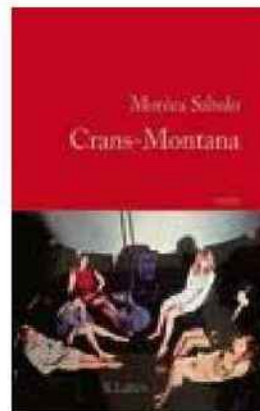


Bonne étape

L'un des plus séduisants romans français de la rentrée est le « Crans-Montana » de Monica Sabolo, dont « Tout cela n'a rien à voir avec moi » (Pocket) a reçu le prix de Flore en 2013. A peine rentré de vacances, le livre vous donne envie de repartir illico. A Crans-Montana, une station suisse avec ses pistes de ski, sa piscine, son dancing, sa supérette. L'action se déroule d'abord dans la seconde partie des années soixante. A Noël, Pâques et l'été, se retrouvent là des gens chics et aisés. Des garçons de bonne famille scrutent la « bande des trois C ». Une « entité souple et complète » composée de Chris Breiman, Charlie Tbilissi et Claudia Maggione. Deux Parisiennes et une Italienne. Deux brunes et une blonde. Plus que des filles, elles sont des apparitions spectaculaires qui laissent pantois des types du nom de Patrick Saincère, Daniel Vidal, Serge Chubowska, Edouard de Montaine ou Max Mollanger. Devant eux, les trois C skient, se baignent, boivent du Fanta en bouteille à la paille, grandissent, conservent leur pouvoir d'attraction. Monica Sabolo fait revivre une époque qu'elle n'a pas connue. La romancière a le sens du tableau de groupe, du portrait serré. Il

flotte dans ses pages un charme noir, un mystère jamais vraiment dissipé, une excitation palpable. Ne cherchez plus la destination la plus chic de l'automne.

Monica Sabolo, « Crans-Montana », JC Lattès, 249 pages, 19 euros.

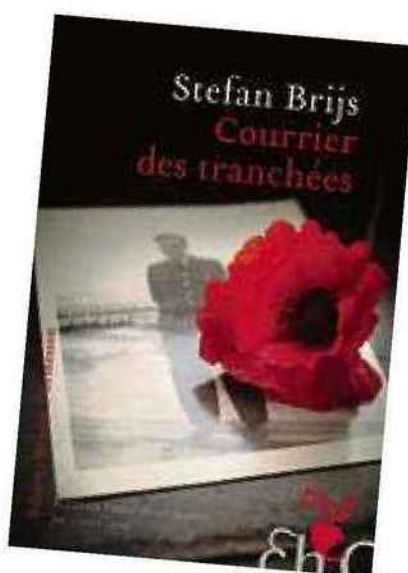




La tranchée

Les romans sur la Première Guerre mondiale ne manquent pas. Celui de Stefan Brijs, découvert en France avec « Faiseur d'anges » (éditions Héloïse d'Ormesson, 2010), est l'un des plus touchants et des plus originaux de récente mémoire. « Courrier des tranchées » s'ouvre à Londres en août 1914, lorsque l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne. Le Flamand raconte le destin de John Patterson. Un fils de facteur de dix-sept ans qui aime la compagnie des livres, des bibliothèques et des musées, alors que son camarade Martin Bromley a, lui, choisi très tôt de s'engager sous les drapeaux. John finira par rejoindre l'armée à son tour. Par se rapprocher chaque jour un peu plus du front et de l'offensive. Il pourra heureusement trouver refuge à Poperinghe, en Belgique, tout près de la frontière française, à l'ouest d'Ypres. Une ville de garnison où stationnent les troupes britanniques. Une manière de paradis avant l'enfer qui a inspiré à Stefan Brijs une fiction entêtante et subtile.

Stefan Brijs, « Courrier des tranchées », traduit du néerlandais par Daniel Cunin, éditions Héloïse d'Ormesson, 591 pages, 23 euros.





Photos Markus Pfaff/Shutterstock.com ; DR ; Captureworx/Millennium Images ; Chapoutier

